

“Dress Code” ou la quête de l’autre dans le dépassement de soi

Scènes Scruté de l’intérieur par Julien Carlier, le hip hop déborde du cadre. Passionnant.

Critique Marie Baudet

Après avoir rencontré son public dans une salle à nouveau presque pleine aux Tanneurs, *Dress Code* rejoint le Focus hip hop et Charleroi danse, où Julien Carlier est artiste résident jusqu’en 2022-

2023.

C’est par le breakdance que ce natif de Bruxelles (1985) approche la danse, en autodidacte d’abord. Titulaire d’un master en kinésithérapie, Julien Carlier connaît ses premières expériences scéniques via des échanges pluridisciplinaires et des projets menés en collectif.

La question du groupe et de l’individu habite d’ailleurs pleinement sa création *Dress Code*, où un quintet aux personnalités marquées (Fabio Amato, Nouri El-Mazoughi, Audrey Lambert, Benoît Nieto Duran, Jules

Rozenwajn) invite le public à naviguer parmi les méandres d’une réalité multiple. Une discipline aussi exigeante et précise qu’ouverte à tous les vents de l’improvisation.

Tour à tour, chaque interprète s’avance dans la lumière, expose sa singularité: ici la prestesse d’un jeu de mains, là des effets du buste et des épaules, ailleurs l’étourdissante ampleur d’une course, ou encore un vertige tourbillonnant.

Bientôt les configurations s’esquissent: par deux, par trois, ensemble soudain. Les curseurs n’ont pas fini de bouger: concurrence, complicité, confiance, endurance.

Sans éclipser l’esprit de la *battle* ni non plus jamais l’imposer, *Dress Code* s’attache davantage à observer le rituel et à offrir aux sens de subtiles digressions. Où, aux crissements de semelles présents dès le début, répondent derrière les murs du théâtre les pépiements d’oiseaux à côté, les sirènes de la ville au loin.

Une meute nonchalante et puissante

Emmenant le hip hop au cœur de la boîte noire, Julien Carlier n’a pas pour autant émondé ses racines ur-

baines ni gommé les tourments des figures bien humaines qui lui donnent corps. Ainsi le chorégraphe affirme-t-il la vertu d’un collectif irrigué d’individus sensibles – au-delà même des cinq interprètes.

Notons la dramaturgie de Fanny Brouyaux, l’œil scénographique de Justine Bougerol, les lumières de Julien Vernay, les costumes de Marine Stevens, sans oublier la création sonore et musicale de Simon Carlier, qui n’hésite pas à bousculer les usages du genre jusqu’à convoquer un morceau pop acidulé.

À l’aspect parfois machinique lié aux prouesses techniques – bien présentes

– se substitue souvent le souffle organique d’une meute nonchalante et puissante.

Un vrai travail du temps parcourt la pièce, dont les rythmes changeants habitent et habillent l’espace d’intensité, de retenue, de jeu, de joie enfin. Galvanisant.

→ Charleroi, Écuries, les 24 et 25 juin. Dans le cadre du Focus hip hop (avec aussi “Monstrare et/ou Monere” de Milo Slayars, et “Queen Blood” d’Ousmane Sy). Infos&rés.: 071.20.56.40 – www.charleroi-danse.be

Julien Carlier affirme la vertu d’un collectif irrigué d’individus sensibles, voire tourmentés.



Les liens humains, les corps mis à l’épreuve, les rituels d’une communauté.

“Je ne haïrai pas”: Izzeldin Abuelaish, héraut de la paix

Scènes Denis Laujol adapte et met en scène avec la juste distance le récit bouleversant de ce médecin palestinien.

Critique Stéphanie Bocart

Seize janvier 2009. Bande de Gaza. Opération Plomb Durci (riposte israélienne aux tirs du Hamas). Deux jours avant le cessez-le-feu.

Un char israélien pointe ses canons à dix mètres de la maison d’Izzeldin Abuelaish et de ses huit enfants. Soudain, une terrible explosion. De la poussière. Des débris. Partout. Une roquette s’est abattue sur la chambre de ses filles. Les corps de Ayar, Mayar, Bessan et Noor (sa nièce) ont été déchiquetés. La pièce est maculée de sang. Tout n’est plus que chaos.

Ce drame, abominable, Izzeldin Abuelaish le raconte dans son livre *Je ne haïrai point*. Né en 1955 dans le camp de réfugiés de Jabalia à Gaza, il est un médecin-obstétricien mondialement reconnu. Malgré les conditions de vie extrêmement difficiles à Gaza et les atrocités subies, il défend inlassablement un rapprochement paci-

fiste entre Israël et Gaza.

“Comment fais-tu pour te lever le matin?”

C’est à l’invitation d’Olivier Blin, directeur du Théâtre de Poche, que Denis Laujol, metteur en scène et comédien, s’est emparé du texte bouleversant d’Izzeldin Abuelaish. Pour ne pas se perdre et enliser le public dans un conflit géopolitique éminemment complexe, il a adapté le récit avec la juste distance, soit en redonnant vie aux femmes disparues et chères au praticien: ses filles et sa nièce tuées dans le bombardement; sa femme, décédée d’une leucémie foudroyante quatre mois plus tôt; et sa mère.

Pour incarner ces différentes figures féminines, il a fait appel à l’excellente Deborah Rouach. Seule sur scène, elle s’assied dos au public le regard vers la mer projetée sur un grand écran. Puis, une voix off horrifiée, celle d’Izzeldin Abuelaish décrivant l’assaut de son immeuble et, sur l’écran, des images d’archives de l’évacuation des débris et blessés en ambulance. “Je suis toutes ces femmes, mortes pour rien, annonce la co-

médienne. Leur vie fut le prix unique pour la paix et la liberté.” Mais “dis-moi, Izzeldin, comment fais-tu pour te lever le matin?”, l’interpelle-t-elle. Oui, comment faire pour ne pas être envahi par la haine et le désir de vengeance quand on a vécu l’innommable?

Sur un fond aux tons chauds de l’Orient (la scénographie est signée Olivier Wiame), Deborah Rouach, tour à tour mère, épouse et filles, raconte avec dignité, humilité et un zeste d’humour bienvenu l’enfance à 11 dans un 3 mètres sur 3, les chars israéliens, les checkpoints interminables qui empêcheront Izzeldin d’arriver à temps au chevet de sa femme agonisante... Et malgré tout, “Je ne haïrai pas”.

Leçon de vie, de force, de courage et d’humanité, *Je ne haïrai pas* suscite autant l’indignation qu’il force l’admiration tant Izzeldin Abuelaish, héros du quotidien qui donne la vie, est un héraut de la paix.

→ Bruxelles, Poche, jusqu’au 26 juin. Infos et rés. au 02.649.17.27 ou sur www.poch.be



VERONIQUE VERCHEVAL

Deborah Rouach

Dans “Je ne haïrai pas”, mis en scène par Denis Laujol.